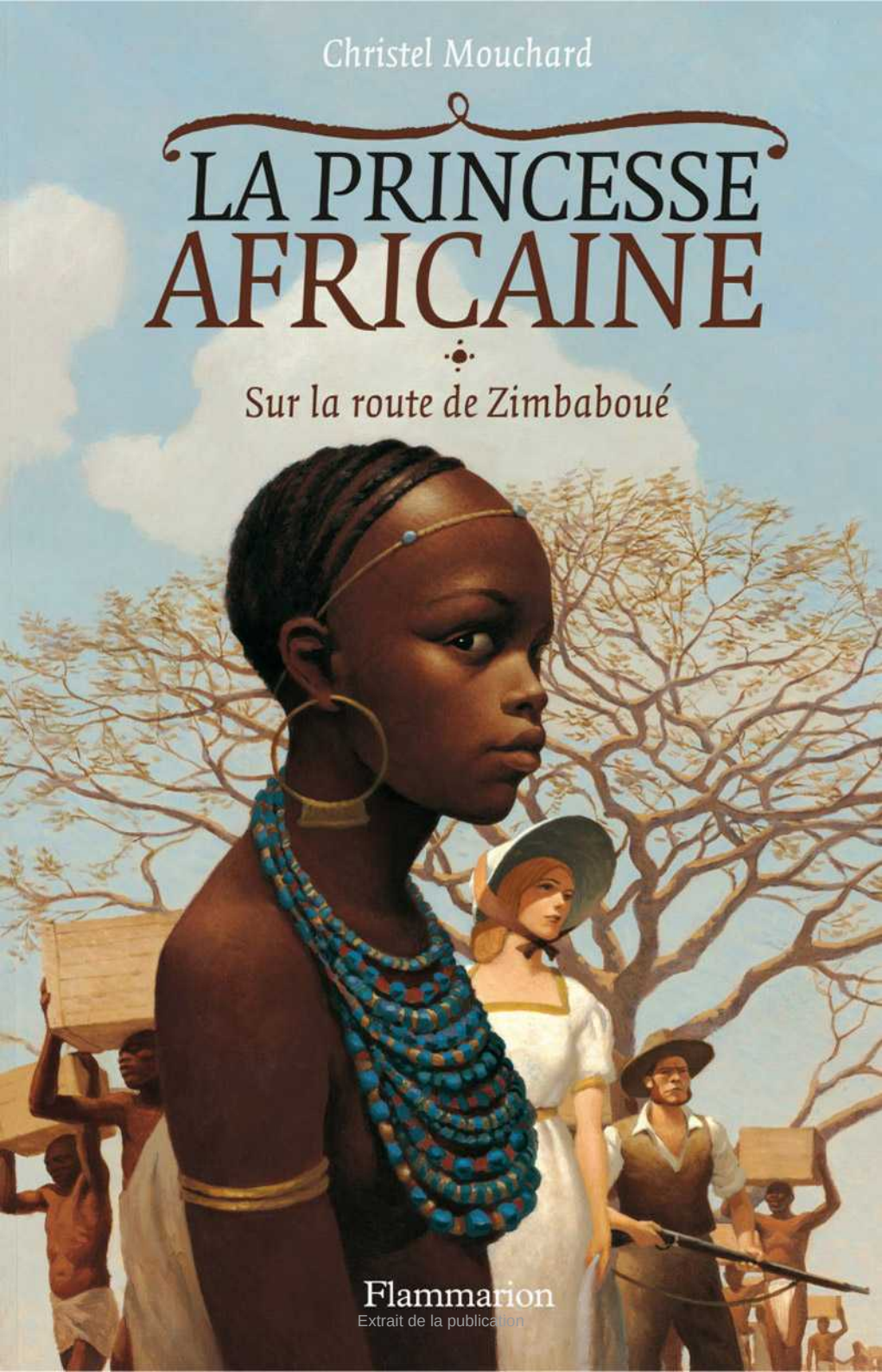
Christel Mouchard

LA PRINCESSE AFRICAINE

Sur la route de Zimbaboué



Flammarion

Extrait de la publication

Christel Mouchard

LA PRINCESSE AFRICAINE

Sur la route de Zimbaboué

Depuis près d'un an, la princesse Tchinza est prisonnière du roi Shaka, qui veut en faire son épouse.
Elle a été emmenée loin de sa mère, la reine de Zimbaboué, loin de son peuple, loin de sa case et de ses amies.
Elle rêve de pouvoir reprendre le chemin de son royaume.
Un jour, arrivent un étranger et son expédition : ils cherchent à gagner Zimbaboué, la légendaire ville de pierre. Tchinza décide de tenter sa chance : elle propose de leur servir de guide, même si elle sait que la route sera pleine de dangers.
Le voyage ne fait que commencer...

Illustration de François Roca

2e épisode : La prisonnière de Zanzibar

Extrait de la publication

LA PRINCESSE AFRICAINE

Extrait de la publication

www.editions.flammarion.com
© Éditions Flammarion, 2006.
87, quai Panhard et Levassor - 75647 Paris cedex 13
Extrait de la publication

Christel Mouchard

LA PRINCESSE AFRICAINE

Sur la route de Zimbaboué

Flammarion

Extrait de la publication

À Claire

Extrait de la publication

Chapitre 1

La captive

Extrait de la publication

Les eaux du fleuve s'écoulaient, jaunes et inquiétantes. De l'autre côté, entre les grands arbres qui bordaient la rive, on voyait le commencement d'un chemin, une piste de terre rouge qui partait au loin.

Tchinza ne pouvait en détacher ses regards. Si elle arrivait à traverser le fleuve à la nage, elle pourrait s'enfuir par ce chemin et rejoindre Zimbaboué. Elle caressa de la main le lourd collier de perles de verre bleues qu'elle portait autour du cou, puis les anneaux de cuivre qui enserraient ses bras, du coude jusqu'à l'épaule... Bien sûr, il faudrait qu'elle les abandonne sur la rive. Elle ne garderait que le court pagne de cuir qui lui tombait sur les hanches... Comme ça, elle serait légère, elle

Extrait de la publication

nagerait vite jusqu'à l'autre rive ; quand ses geôliers s'apercevraient de sa fuite, ce serait déjà trop tard, elle serait en route vers Zimbaboué, la ville où elle était née, le pays dont sa mère était la reine.

Cela faisait près d'une année entière que le roi Shaka l'avait faite prisonnière. Il avait attaqué sa caravane alors qu'elle se rendait chez son oncle, dans le nord du pays shona, près du fleuve Zambèze. Elle avait été emmenée loin de sa mère, loin de son peuple, loin de sa case et de ses amies. Mais le nom de Zimbaboué n'avait pas quitté son esprit une seule journée depuis qu'elle avait été enlevée. Et la volonté de s'évader non plus. Une fille de sang royal ne peut accepter d'être rabaissée au rang de captive... Elle doit montrer aux autres ce qu'est le courage et l'amour de sa tribu.

– Qu'est-ce que tu regardes ?

Moutiti, gamin maigrichon aux jambes comme des allumettes, les fesses à peine couvertes d'un minuscule morceau de cuir accroché à une ficelle, observait la princesse. Il devinait que Tchinza allait faire quelque chose de dangereux. Elle avait toujours cet air-là quand elle était prête à se bagarrer.

– Si je m'enfuis, tu ne diras rien ? lui demanda Tchinza.

– Non, mais tu n'iras pas loin, tu sais. Les guerriers de Shaka te verront dès que tu auras nagé

Extrait de la publication

quatre brasses. Ils ne te laisseront pas t'échapper. Tu es une captive de grand prix ; tu es très belle et Shaka te veut comme épouse.

– Et moi je ne veux pas. Je veux rejoindre mon peuple. Ma mère doit pleurer en pensant à moi.

– Oublie-la. Tu ne peux pas t'enfuir. Tu crois qu'ils nous laissent pêcher tranquilles sur le bord du fleuve mais ils te surveillent... Ils nagent plus vite que toi.

– Ça, je n'en suis pas sûre...

Avec un regard d'orgueil, elle posa les mains sur ses hanches. « Elle a raison, en plus », pensa Moutiti. Il était difficile de ne pas admirer Tchinza. Non seulement elle était belle, mais elle était forte. Sa peau était d'un noir brillant et doux, ses lignes élancées ; ses jeunes seins nus étaient parfaits, ses cuisses longues et musclées. Elle n'avait que seize ans mais elle était capable de grimper aux arbres comme un garçon de dix-huit et de danser pendant la moitié d'une nuit. Moutiti l'avait si souvent vue faire... Tchinza méritait bien son nom, qui signifiait « antilope » en langue shona.

– Bien sûr que tu peux nager... Mais tu n'as jamais traversé un fleuve comme celui-là. Même si tu nages plus vite que les guerriers de Shaka, tu te noieras dans les remous... Regarde là-bas, l'eau qui roule...

– Et moi je sais comment faire. Tu vois le chemin, de l'autre côté, il est plus bas, en aval du

fleuve. Regarde l'eau, comment elle court. Je réglerai ma vitesse de façon à traverser en biais, sans trop lutter contre le courant... Et j'atterrirai juste devant le chemin.

– Et comment sais-tu qu'il te faut partir par ce chemin pour rejoindre ta mère ?

– C'est par là que nous sommes arrivés, je ne peux pas l'oublier... À la fin de la saison des pluies, l'année dernière. Je me souviens de tout ; ça revient la nuit, dans mes rêves. Shaka a attaqué la caravane à l'aube ; nous dormions tous, sauf les sentinelles. Les guerriers de Shaka tuaient les soldats de ma garde, un par un, même ceux qui ne pouvaient pas se défendre, même mes servantes ; j'ai encore dans la tête l'image de leur mort ; les cris, la poussière, la sueur, le sang.

– Moi aussi, je m'en souviens, moi aussi j'en fais des cauchemars... Des hurlements, des cris de guerre... Ils étaient comme des monstres, avec leurs parures en fourrure de singe, leurs sagaies[1] rougies, leurs boucliers énormes. Je me suis caché. Je te revois, quand tu t'es lancée sur eux avec une canne... Ils le racontent encore, comment la fille de la reine des Shona voulait se battre contre le grand chef Shaka avec un jouet !

– Je voulais mourir, mais il m'a arraché ma canne. Il m'a attaché les poignets...

1. Lance fine à long manche, terminée par une pointe.

Extrait de la publication

– Et il nous a fait marcher pendant dix jours... J'ai encore des cicatrices sur les pieds... Et toi aussi, mais tu ne veux pas le dire.

– Je n'ai pas pleuré.

– Évidemment ! « Une princesse ne pleure pas », répète toujours la reine.

– Pourtant, quand... Quand nous sommes arrivés au bord du fleuve Limpopo, j'avais la gorge serrée, j'ai compris que nous étions chez les Zoulous.

– Comment savais-tu que c'était le Limpopo ?

– Au sud de Zimbaboué coule le fleuve Limpopo. Au nord coule le fleuve Zambèze. Je le sais parce que ma mère me l'a appris. Elle connaît son royaume et je dois le connaître aussi.

– Et tu connais aussi le chemin qui conduit à Zimbaboué ?

– Je sais que je dois marcher vers le nord. Je finirai par arriver près des monts Matabélé, je les reconnaîtrai à leurs sommets arrondis. Là, il faut tourner vers l'est, où le soleil se lève. Après cela... Je trouverai la rivière Togoué, qui arrive à mon village, je ne sais pas comment mais je trouverai.

Moutiti ne répondit pas ; de toute façon, elle ne l'écoutait pas. Elle était belle mais agaçante, Tchinza. Elle se prenait toujours pour une princesse. Mais elle n'était plus une princesse. Elle était

Extrait de la publication

une prisonnière. Et quand Shaka l'épouserait, elle ne serait que la quatrième de ses femmes, une parmi d'autres, la plus jeune. C'est-à-dire pas grand-chose.

– Bon, j'y vais, dit-elle, sans quitter des yeux les eaux jaunes et furieuses du fleuve.

Elle enleva son collier de perles bleues, limpides comme le ciel du matin. Puis elle fit glisser les bracelets de cuivre et les tendit à Moutiti.

– Tu ne m'emmènes pas ? chouina le petit garçon.

– Tu peux nager si loin ? demanda la princesse.

Non, il ne pouvait pas, c'était évident. Il soupira. Tchinza se retourna et posa sa main sur l'épaule de Moutiti.

– Je fais un serment. Quand je serai arrivée à Zimbaboué, je demanderai à ma mère de monter une expédition contre les Zoulous de Shaka pour venir te délivrer. Tu es mon esclave, et la reine du peuple shona n'abandonne pas son esclave ; elle s'en occupe et le soigne. Je reviendrai, je te le jure.

Elle avança dans l'eau. Quand son pagne fut entièrement mouillé, elle s'élança et commença à nager. Moutiti regardait sa silhouette noire s'éloigner en un mouvement souple et régulier.

Personne ne l'avait vue. Les guerriers zoulous étaient derrière les fourrés de la berge, assemblés autour du feu où ils mâchaient des lanières de viande séchée... Ils ne regardaient même pas Tchinza et son petit esclave, ils n'imaginaient pas qu'une fille de seize ans puisse essayer de traverser le fleuve Limpopo.

Tchinza allait atteindre les premiers remous quand Moutiti vit une ligne onduler sur la surface de l'eau, à quelques mètres derrière la princesse. Il en hurla d'épouvante :

– Un cro... croco... Le crocodile !

Les guerriers zoulous furent en trois secondes à ses côtés. Ils criaient et brandissaient leurs sagaies mais n'osaient pas plonger à la poursuite de la fugitive. De toute façon, ça n'aurait servi à rien. Tchinza avait vu le crocodile et faisait demi-tour pour essayer de retrouver la berge avant d'être attaquée par le monstre. Elle était incroyablement rapide, mais le crocodile l'était plus encore. Moutiti se cacha le visage avec les mains en faisant une prière à Mouari, le grand dieu du peuple des Shona. *« Imitandazo nokosi Mouari... »* – « Sauvez-la, Père des cieux, pitié... »

Extrait de la publication

Soudain, un coup de tonnerre retentit dans le ciel pourtant sans nuages. Moutiti dégagea ses yeux. Il vit le crocodile battre l'air de sa queue, l'eau rougir autour de lui. Bientôt, l'animal tourna sur lui-même, montrant son ventre blessé, et d'autres crocodiles se précipitèrent, attirés par le sang, pour le dévorer.

« Mouari a tué la bête ! pensa-t-il. Il protège la princesse des Shona. »

Il allait se mettre à danser de joie quand, à quatre pas de lui, il vit se dresser une ombre immense qui lui cacha le soleil. Il plissa les yeux pour mieux distinguer ce qui s'approchait de lui. Et il sentit sa respiration se bloquer ; c'était la créature la plus bizarre qu'il soit possible d'imaginer. Moutiti était si ébahi qu'il n'arrivait plus à respirer ; il était cloué sur place par la terreur. La créature approchait encore...

Elle avait un nez, une bouche, deux bras et deux jambes, mais là s'arrêtait sa ressemblance avec un homme. La moitié de son visage disparaissait sous des poils drus comme du pelage de phacochère. Ses cheveux n'étaient pas crépus ; ils pendaient sur les oreilles, lisses et fins, pareils à des fils d'araignée. La peau était plus bizarre encore. Elle n'était ni noire comme celle des hommes normaux, ni cuivrée comme celle des marchands d'esclaves arabes ; elle était sans couleur ; on aurait dit une chair de poisson.

Extrait de la publication

Les guerriers zoulous s'étaient arrêtés de crier. Ils étaient immobiles. Leurs regards étaient fixés sur un long bâton en bois et en fer que tenait à la main la créature. Ils étaient tellement stupéfaits qu'ils en oubliaient de punir Tchinza, qui sortait de l'eau ruisselante et épuisée. La créature décolorée fit un mouvement de la bouche. C'était un sourire, un vrai sourire. Puis elle tourna la tête vers Moutiti, qui en fut cloué sur place. La bouche se mit à émettre des sons, mais on ne comprenait rien. Et les mains montraient à la fois l'endroit où le crocodile était mort et le long bâton en bois et en fer.

– Il dit qu'il a tué le crocodile avec le bâton qui lance la mort, énonça une voix.

Tout le monde se retourna. Un homme normal, bien noir avec des cheveux crépus, se tenait en arrière. Il portait une tunique arabe et un turban jaune. Moutiti savait que c'était le costume des hommes de Zanzibar, une île située loin au nord du pays shona. Cet inconnu parlait la langue des Zoulous avec facilité.

– Le mouzoungou vient de très loin, continuait l'homme en turban. Il a voyagé pendant deux années entières pour vous rendre visite. Il est très riche et très puissant.

– Qu'est-ce qu'un mouzoungou ? demanda un guerrier zoulou.

Extrait de la publication

– Un étranger des pays du Nord. Là-bas, tous les hommes et toutes les femmes ont la peau blanche. On en voit en Afrique, de temps en temps. Parfois ils cherchent de l'or et de l'ivoire, parfois ils cherchent des esclaves. Et parfois, ils ne cherchent rien. Ils viennent juste pour voir des pays qu'ils ne connaissent pas. Celui-là est comme ça. Ils appellent ça un « explorateur ». Il veut rencontrer votre roi. Il veut lui donner un cadeau.

Pour preuve de ce qu'il disait, l'homme de Zanzibar souleva une boîte de métal qu'il portait à deux mains. Les guerriers hésitaient. Le mouzoungou avait montré qu'il savait tuer avec son bâton. Mais il souriait toujours, et Shaka était curieux de tout ce qui était nouveau. Aussi, les hommes montrèrent le chemin du village et la petite troupe partit, encadrant la bizarre créature et son guide.

Tchinza et Moutiti restaient seuls sur la berge.

– Ça alors ! murmura Tchinza. Un mouzoungou ! J'en avais entendu parler mais je n'en avais jamais vu.

– Toi, tu sais toujours tout, rétorqua Moutiti, agacé.

– Tais-toi ! C'est toi qui ne sais rien. Mes oncles qui ont voyagé au nord du fleuve Zambèze m'ont parlé des mouzoungous. Ce sont des gens avec la peau blanche qui viennent à Zanzibar sur des pirogues géantes acheter tout ce qu'ils peuvent.

Extrait de la publication

Les marchands arabes de Zanzibar en ont parlé à mon oncle.

La princesse en oubliait qu'elle tremblait de froid et de fatigue ; elle regardait disparaître l'étranger et son cortège de Zoulous. Soudain, la curiosité fut la plus forte.

– Je veux voir ça ! s'exclama-t-elle.

Elle bondit comme l'antilope, dont elle portait le nom.

Extrait de la publication